NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

88 N° 1 1966

Exégèse, théologie et pastorale (à suivre)

Pierre GRELOT

p. 3 - 13

https://www.nrt.be/fr/articles/exegese-theologie-et-pastorale-a-suivre-1482

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Exégèse, théologie et pastorale

Exégèse, théologie et pastorale : qui ne sent leur étroite solidarité dans la vie de l'Eglise ? Mais qui ne sent aussi, dans les circonstances présentes, les difficiles problèmes que pose leur coordination ? L'ampleur même de la question soulevée rend ses abords difficiles : peut-on parler utilement en quelques pages des rapports entre trois activités qui mériteraient chacune un traitement long et nuancé ? N'y faudrait-il pas un échange de vues entre des hommes qui connaissent par expérience les trois situations de pasteur, de théologien et d'exégète ? Car qui pourrait se vanter de recouvrir à la fois ces trois champs d'opération ? En proposant quelques réflexions sur ce sujet, je ne me dissimule pas les limites de mes propres compétences. Mais ceux qui ont voix au chapitre pourront toujours les contredire ou les pousser plus loin.

I. — LE PROBLEME

1. Les tensions actuelles

C'est une banalité de dire que la Bible a aujourd'hui retrouvé — ou du moins : est en train de retrouver — sa place dans tous les domaines de la vie de l'Eglise. Au plan théologique, la saveur biblique de la Constitution conciliaire *Lumen gentium* en est un sûr indice. Il suffit d'y comparer les traités *De ecclesia* que renfermaient les manuels publiés il y a cinquante ans, pour constater que le langage de la théologie s'est modifié. Au plan pastoral, la Constitution du concile sur la Liturgie a rendu son importance à la liturgie de la Parole, posé le principe de sa proclamation dans les langues vernaculaires, remis à sa place l'homélie où l'Evangile se voit annoncer à partir des textes liturgiques, et notamment des péricopes bibliques qui s'y trouvent insérées. Au plan exégétique lui-même, l'usage de la critique biblique a cessé de passer pour inutile ou dangereux : l'encyclique *Divino afflante Spiritu* l'a franchement intégré à l'herméneutique catholique, et la récente instruction de la Commission biblique sur

l'historicité des évangiles a adopté à l'égard de la *Formgeschichte* une attitude prudente, mais ouverte et positive[1]. Ces données convergentes font incontestablement une impression favorable. On pourrait être tenté de croire que, s'il subsiste certaines difficultés, elles concernent des questions mineures. Il est bien normal après tout que les pasteurs, les théologiens et les exégètes, nécessairement spécialisés dans leurs domaines propres, accèdent malaisément à ceux des autres, et qu'en conséquence il y ait entre eux des points de friction. N'en fut-il pas toujours ainsi dans l'Eglise ?

Je reconnais qu'effectivement la situation d'aujourd'hui ne ressemble pas à celle des années 1910-1930. Les prêtres qui sont nés avec le siècle ou avant lui sont unanimes à le proclamer. Mais ils sont aussi les premiers à reconnaître que, dans leur esprit, les trois compartiments de l'exégèse, de la théologie et de la pastorale communiquent assez malaisément. Cela vient-il uniquement des insuffisances de leur formation scripturaire (exception faite de ceux qui se sont cultivés dans ce domaine pour leur propre compte en suivant le mouvement des idées) ou du caractère trop abstrait de leur formation théologique (à l'exception encore de ceux qui ont suivi le mouvement de la théologie) ? C'est vrai pour une part, mais c'est peut-être trop vite dit. Car on pourrait s'imaginer que, pour les jeunes générations, le problème n'existe plus. Or je ne pense pas que ce soit entièrement exact. Le problème en effet a des racines plus profondes, qu'il serait utile de mettre en lumière. En premier lieu, constatons qu'en bien des cas il existe entre les trois domaines en cause une séparation de fait qui ne facilite pas leur coopération étroite et harmonieuse. Ce n'est pas uniquement la faute des hommes ; c'est plutôt le résultat d'un développement culturel qui a fait de la théologie et de l'exégèse des disciplines fortement spécialisées. A l'intérieur même de leurs champs d'action respectifs, les hommes sont amenés à se spécialiser encore dans des limites plus étroites, s'ils veulent y acquérir une véritable compétence : on est dogmaticien ou moraliste, théologien spéculatif ou théologien positif ; on travaille dans l'Ancien Testament ou dans le Nouveau, et encore s'y attache-t-on de préférence à tel auteur ou telle période... D'ailleurs la bibliographie est telle que souvent le professeur spécialisé ne peut pas suffire à la tâche : il lui faut choisir entre la lecture des travaux des autres et le travail personnel... Comment, dans ces conditions, pourrait-on dominer par la pensée plusieurs domaines à la fois ? L'expérience d'un chacun se limite donc à un secteur restreint.

Or l'inconvénient de cette situation saute aux yeux : en dehors de sa propre compétence, chacun doit se contenter d'une vue rapide

1. Voir la traduction française de ce document dans *N.R.Th.*, 1964, p. 634-643 (avec un bref commentaire de J. Radermakers).

et schématique, fatalement abstraite, des autres secteurs dont il n'a pas acquis une connaissance pratique. La collaboration des spécialistes devient une nécessité vitale : pasteurs, théologiens et exégètes doivent se rencontrer, échanger leurs vues, mettre en commun leurs expériences, pour éclairer sous tous leurs aspects les questions avec lesquelles ils sont aux prises. On retrouve ici un problème analogue à celui que posent partout les cloisonnements dont la société contemporaine ne peut pas se passer : qui fera la synthèse entre les données respectives de la science et de la technique, de la sociologie et de la philosophie, des lettres et des arts ? Et si l'on n'est pas nourri d'une telle synthèse, comment donner au savoir que l'on cultive son vrai visage humain et le mettre à sa juste place ? Car l'homme bien adapté à une science ou un art qui lui sont familiers risque de les hypertrophier, d'y ramener de force tout le reste, de tout juger en fonction d'eux, d'en transposer indûment les méthodes en des domaines pour lesquels elles ne sont pas faites. Que dire si l'on fait entrer encore en ligne de compte les horizons propres à la pensée religieuse ? Toutes proportions gardées, les tâches d'Eglise sont dans une situation semblable. De là, par une conséquence presque inéluctable, des tensions qu'il faut s'efforcer de repérer avec justesse si l'on veut parvenir à les réduire. Sans dramatiser les choses, prenons-en conscience lusidement.

a) *Tension entre exégèse et théologie* d'abord. Il est inutile d'énumérer les escarmouches qui, ces dernières années, ont pu en révéler l'existence. Tel livret distribué à tous les Pères conciliaires au début de la première session de Vatican II présentait le mouvement exégétique contemporain, dans la mesure où il prend au sérieux la critique biblique, comme dangereux pour la foi et néfaste pour la théologie [2]. Et que penser des agences de presse qui présentaient le récent congrès marial international de Saint-Domingue comme un affrontement entre exégètes et théologiens — attendu, disaient leurs dépêches, que les méthodes des exégètes nuisent au progrès de la théologie mariale ? Sans attribuer à ces faits plus de valeur qu'ils n'en méritent, je les cite parce qu'ils peuvent servir de test. Ils mettent en effet le doigt sur un élément essentiel de la question : la différence des méthodes employées par l'exégèse critique et par la théologie spéculative risque de créer entre elles une faille béante. Des discussions approfondies peuvent sans doute faire apparaître des convergences, voire même régler un contentieux. Mais elles laissent subsister une difficulté fondamentale. La critique biblique est une science positive dont les résultats ne peuvent être dictés *a priori* ; c'est une science historique qui s'interdit de faire dire aux textes bibliques plus que leurs auteurs n'en voulaient dire intentionnellement. La théologie, telle qu'on la

2. F. SPADAFORA, *Razionalismo, esegesi cattolica e magisterio*, Rovigo, 1962.

conçoit couramment, est une connaissance réflexive qui construit ses synthèses doctrinales en fonction de tout ce qui peut l'éclairer : l'Ecriture, mais aussi les divers aspects de la tradition ecclésiastique. Comment leurs cheminements vers la vérité révélée arriveront-ils à se rejoindre ? Faudra-t-il que l'exégèse se fasse l'humble servante de la théologie, dont elle cherchera seulement à démontrer les thèses ? Ou bien la théologie se résignera-t-elle en certains cas à se passer de l'Ecriture, se contentant d'interroger une tradition fort mêlée dont le point de départ resterait complètement invérifiable ?

Les principes qui sont engagés dans un tel débat sont trop importants pour qu'on ne l'examine pas à fond. Or, s'il en est ainsi au niveau le plus technique, il en va de même à celui de la théologie courante. La « preuve d'Ecriture » utilisée dans les manuels de la Contre-Réforme a vu, dans plus d'un cas, sa valeur fondre comme neige au soleil. Elle prenait appui sur des textes que les exégètes ont remis systématiquement en cause à tous les points de vue : origine, auteur, date, authenticité, mais aussi sens exact et portée dogmatique... La tradition doctrinale de l'Eglise, si assurée de son contenu, n'est-elle pas ébranlée par là jusque dans ses fondements ? L'exégète, de son côté, ne peut pas voir sans agacement son voisin théologien construire ainsi des synthèses dont il n'assure pas d'abord avec soin les fondements scripturaires. Comme il est habitué à peser la valeur des textes, à préciser le sens de leurs mots et de leurs assertions, ces considérations théoriques lui font l'effet d'être gratuites : les déductions logiques ne lui semblent pas aptes à faire progresser réellement l'esprit humain vers l'authentique révélation du Dieu vivant ; il craint instinctivement les spéculations sans fondement positif. Certes, il a conscience que son travail est nécessaire au théologien tout en relevant de méthodes propres. Mais justement, dans la mesure où il ne pratique pas lui-même la réflexion théologique constructive, il comprend parfois mal ceux qu'une nécessité professionnelle y astreint. Œuvrant dans la lumière de la foi et sous l'autorité de l'Eglise, il est aussi théologien à sa façon. Mais la théologie positive qu'il pratique, pour fondamentale qu'elle soit, n'atteint cependant que des objectifs restreints, surtout si elle concerne les textes de l'Ancien Testament.

Tout se passe donc en définitive comme si la théologie et l'exégèse constituaient deux domaines juxtaposés, dont les occupants oscillent entre une collaboration limitée, une coexistence pacifique et une tension latente, selon l'endroit de la frontière sur lequel on jette les yeux. On peut penser qu'au niveau de l'épiscopat catholique, l'expérience conciliaire a notablement modifié cette situation. En va-t-il de même dans la pratique courante des universités, des séminaires, des scolasticats, des revues théologiques ? On y tend, soit ! Mais les moyens appropriés pour y parvenir sont-ils trouvés ?

b) Si l'on examine *les rapports de la théologie et de la pastorale,* la situation est en apparence moins aiguë. Il y a pour cela de bonnes raisons. D'abord la théologie a, dans une large mesure, sérieusement renouvelé ses méthodes, pour s'ouvrir à une problématique qui n'est plus celle du XIII[e] ou du XVI[e] siècle, mais celle de notre temps. Ici encore, l'*aggiornamento* conciliaire ne fait qu'accentuer le mouvement en lui donnant un caractère quasi officiel. Il ne s'agit aucunement pour l'Eglise de laisser se perdre tant de richesses engrangées au cours des âges : la continuité de sa tradition vivante ne saurait être mise en question. Mais cela ne veut pas dire qu'elle puisse sans inconvénients graves rester prisonnière du corset scolastique, tel que le XIX[me] siècle nous l'a légué. Un nombre croissant de théologiens s'en rend compte. D'autre part, les hommes engagés dans l'action pastorale savent bien, du moins en principe, qu'ils ont besoin de l'éclairage apporté par les théologiens. Beaucoup, dans les limites de leur temps libre, prennent connaissance des travaux publiés par les grands noms de notre époque, sinon au niveau des exposés techniques, du moins à celui de la haute vulgarisation. Mais, ici encore, défions-nous d'un optimisme exagéré. D'abord parce que l'initiation élémentaire à la théologie ne peut pas si vite mettre au point une méthode qui tienne compte de toutes les données du problème. Il est entendu que l'enseignement de la théologie aux clercs doit être orienté vers la pastorale ; mais qu'est-ce que cela veut dire exactement ? Il y a trente ans, l'inadaptation de la scolastique courante à cette fin, qui pourtant va de soi, avait conduit certains à proposer d'élaborer, parallèlement à elle, une *théologie kérygmatique* qui en aurait fait son but propre. Mais peut-il y avoir vraiment deux théologies, aussi différentes l'une de l'autre ? Ne suffit-il pas de ramener la scolastique sur la terre, au lieu de la laisser se développer gratuitement dans la nébuleuse des abstractions ? C'est plus facile à poser en principe qu'à réaliser en pratique ; mais on peut du moins le tenter...

Il est difficile de dire où en est actuellement ce renouvellement des méthodes, car la situation varie beaucoup selon les endroits. Toujours est-il que, du côté des pasteurs d'âmes adonnés aux activités apostoliques, on voit persister un certain malaise vis-à-vis de secteurs théologiques particulièrement importants. Ici comme ailleurs, il existe des emballés et des esprits faux qui caressent la chimère d'une « nouvelle théologie », au sens le plus fort du mot. Ils sont sans doute peu nombreux [3]. Plus nombreux sont ceux dont la formation s'est faite exclusivement dans les schémas de la scolastique, qui réagissent là contre

3. Encore faut-il remarquer qu'en un grand nombre de cas, l'intention profonde qui guide la pensée vaut mieux que l'expression où celle-ci se fixe. Ceux qui emploient des formules matériellement erronées ne sont heureusement pas tous des hérétiques formels ! Mais le goût de la nouveauté à tout prix n'en est pas moins fort dangereux.

parce qu'ils n'y trouvent pas la lumière dont ils auraient besoin, mais qui sont finalement en grand désarroi parce qu'ils ne voient pas quoi mettre à la place. Dans combien de réunions ecclésiastiques le théologien de passage se voit-il invité à exposer clairement ce qu'il faut penser du péché originel ou de la résurrection du Christ ? Ses auditeurs, à l'exception de ceux qu'un conservatisme étroit empêche de voir les problèmes, sont sincèrement soucieux de doctrine, mais ils se jugent incapables d'adapter la présentation de cette doctrine à leur temps. A moins que, dévorés par l'activisme ou astreints à un rythme de vie surtendu qui ne les laisse plus penser calmement, ils ne se contentent de schémas primaires fournis par des bulletins d'œuvres. Dans les jeunes générations notamment, un certain anti-intellectualisme se fait parfois jour, né de la défiance envers une théologie où l'on ne voit que discussions abstraites fort éloignées des problèmes vitaux soulevés par le ministère. On ne saurait prendre ces appréciations pour argent comptant. Elles n'en sont pas moins symptomatiques : plus encore que la réputation de la théologie courante, elles montrent quelle est sa situation réelle par rapport aux ministères pastoraux. Nul ne disconvient qu'elle serait utile, si elle acceptait de se mettre à leur service et de répondre à leurs besoins pratiques. Mais au lieu de cela, elle se développe pour elle-même, traite de problèmes théoriques qui ne sont pas ceux de tous les jours, emploie un langage technique qui la coupe de la vie réelle. Bref, sa spécialisation la cantonne dans un domaine à part, situé non au cœur de la pastorale mais sur ses confins.

c) Que dire maintenant des *rapports entre pastorale et exégèse ?* En principe, la réaction qui s'est affirmée durant les vingt-cinq dernières années contre la théologie des manuels s'accompagnait d'un retour à l'Ecriture sainte. Parallèlement à elle, le mouvement amorcé par l'encyclique *Divino afflante Spiritu* élargissait notablement la place faite à la Bible dans les études ecclésiastiques. En même temps, l'horizon s'éclaircissait ; on voyait disparaître mille faux problèmes qui encombraient la route de l'exégèse au temps de l'anti-modernisme. Les prêtres qui, durant leurs études, avaient vu mettre à l'Index le *Manuel biblique* de Brassac puis l'article *Moïse et Josué* de J. Touzard dans le *Dictionnaire apologétique de la foi catholique,* avaient l'impression de sortir d'un tunnel. Mais ils ne se sentaient guère capables de prendre la route, dans ce paysage nouveau où une foule de choses leur étaient inconnues. De là chez eux une certaine crainte devant le mouvement biblique qui se développait autour d'eux : où allons-nous exactement ? que faut-il encore croire ? que dire sur tous ces sujets à nos paroissiens et aux enfants de nos catéchismes ? où trouver des exposés élémentaires pour refaire *ab ovo* nos études bibliques ? comment commenter désormais les évangiles, s'il faut y tenir compte

du principe des genres littéraires ? où arrêter d'ailleurs l'application de ce principe ? Cette sourde inquiétude est loin d'avoir pris fin.

Entre 1920 et 1940, l'étude de la Bible dans les séminaires se dégageait encore difficilement des ornières où le XIX^me^ siècle l'avait enlisée : celle d'une apologétique défensive, où l'étude objective des problèmes ne pouvait guère être menée, faute de sérénité d'esprit ; celle d'une faiblesse théologique très grande. Mais comment combler rapidement de telles lacunes ? Aussi l'enthousiasme des jeunes prêtres pour la Bible se heurtait-il souvent à la froideur ou aux réticences de leurs aînés. Il n'était pas lui-même exempt d'illusions. Des valeurs essentielles remontaient à la surface, des textes-clefs prenaient soudain tout leur relief. On y découvrait une source de pensée vivante, plus proche de l'existence réelle que les abstractions des manuels. On rêvait d'une prédication qui y trouvât sa source et son point de départ, d'une liturgie où les textes sacrés reprendraient leur place, d'un catéchisme rénové qui fût enfin biblique... On s'y essayait, en tâtonnant ; on lisait avec goût la littérature exégétique de vulgarisation, qui commençait alors sa brillante carrière sur le marché du livre. Parfois, l'intérêt dépassait les bornes de la sagesse : on guettait les nouvelles théories, les audaces de tel ou tel ; on s'empressait d'y faire écho à la table du presbytère, en réunion d'action catholique, au catéchisme, n'importe où, histoire de déniaiser Monsieur le curé ou de taquiner les philistins... Seulement, à mesure que le temps s'écoulait, on faisait aussi l'expérience des difficultés que les Anciens avaient pressenties depuis toujours. Une fois passé le premier moment d'enthousiasme pour la sortie d'Egypte, délivrance du peuple de Dieu, on s'avisait que les récits de l'Exode posaient des problèmes de critique historique assez épineux : que dire, au catéchisme ou en chaire, de la traversée de la mer Rouge ? La gigantesque pièce montée offerte au public par Cecil B. de Mille, *Les dix commandements*, n'a guère fait que compliquer sur ce point la situation, par son mélange de pseudo-archéologie et d'éléments légendaires où le sens religieux de l'événement se trouve noyé comme le Pharaon dans la mer !... Sans compter que le public chrétien attendait de l'Ecriture une spiritualité qui n'y était pas toujours évidente. « Chantez le Seigneur, car il a fait éclater sa gloire ; il a précipité dans la mer cheval et cavalier » (Ex 15, 1) : drôle de façon de proclamer la charité évangélique ! Au moment où avaient paru les premiers psaumes mis en musique par le P. Gelineau et ses émules, on s'était jeté dessus avec avidité, pour se débarrasser enfin d'un répertoire encombrant et désuet... Mais à la longue, il semblait que ces psaumes ne tenaient pas leurs promesses : tant de longueurs, d'expressions incompréhensibles, de rappels historiques sans intérêt ; tant d'insuffisances même, puisqu'après tout l'espérance du ciel et de la résurrection est apparemment absente du psautier !

Que fallait-il donc faire pour l'initiation biblique du grand public paroissial ? Des cercles ? des conférences ? des sermons ? On s'apercevait soudain qu'en ce domaine, comme en beaucoup d'autres, la compétence ne s'improvise pas. Mais comment recourir aux compétences ? Les exégètes de profession ne sont-ils pas cantonnés dans une spécialité qui les coupe des auditoires paroissiaux ? Sauront-ils ce qui convient à un public qu'ils ne connaissent pas ? Ceux d'entre eux qui pourront s'y adapter resteront sans doute peu nombreux, et d'ailleurs combien y consentiront ? Les décisions conciliaires sur la liturgie ont fait entrer cette difficulté dans sa phase aiguë, car le clergé s'est vu mis cette fois au pied du mur : plus moyen d'échapper aux aspérités des textes du Missel, que la lecture en langue vulgaire met impitoyablement en lumière. C'était peut-être bon au V^me^ siècle ; mais maintenant ? Si encore les traducteurs officiels avaient su s'adapter aux auditoires ! Or il est visible qu'ils n'en ont absolument pas tenu compte : ce sont des exégètes, c'est-à-dire des techniciens qui vivent plongés dans leurs livres et s'intéressent à l'antiquité pour elle-même. Si l'on avait laissé faire de véritables pasteurs d'âmes, en réduisant les techniciens au rôle indispensable mais second de conseillers, on aurait débarrassé la Bible de tous ces éléments superfétatoires qui ne font que créer des difficultés ! On l'aurait accommodée au public, comme tentaient de le faire les missels parus durant les dix dernières années. Au lieu de cela, on a confié la liturgie à des archéologues. Si la réforme du Missel est aussi faite par eux, on peut s'attendre au pire !

Est-ce que j'exagère en évoquant ces tensions qui, dans la situation présente, séparent des hommes que leur commun service de l'Eglise appelle à collaborer de façon étroite ? Je ne cherche ici ni à peser les responsabilités, ni à répartir les torts, mais seulement à constater les résultats fort médiocres d'une spécialisation excessive, où les divers points de vue s'entrechoquent au lieu de se compléter mutuellement. Il est en effet des tensions fécondes, qui stimulent le génie inventif des hommes : ne serait-il pas possible de transformer en ce sens celles dont nous faisons actuellement l'expérience ?

2. Aux origines des tensions

Avant d'examiner ce point, remontons un peu dans le passé pour voir comment ces tensions sont nées. L'enquête nous éclairera peut-être sur leurs causes les plus profondes. En effet l'antiquité chrétienne et le haut moyen âge ne nous présentent rien de tel [4]. Exégèse,

4. A défaut d'exposés techniques sur la question, voir les indications succinctes données dans *La Bible, Parole de Dieu*, Tournai-Paris, 1965, p. 192-197 (avec bibliographie). Je renverrai à plusieurs reprises à ce livre, où j'ai traité avec plus de détails certaines questions auxquelles je ferai allusion ici.

théologie et pastorale y sont étroitement unies, même si certaines œuvres sont plus spécifiquement pastorales (les sermons, par exemple), d'autres, spécifiquement théologiques comme les traités de saint Athanase contre les Ariens ou le *De Trinitate* de saint Augustin, d'autres enfin, déjà exégétiques en un sens qui esquisse ce que nous mettons sous ce nom (les commentaires de saint Jérôme). C'est qu'en réalité, l'Ecriture est alors présente partout comme la source essentielle de la doctrine et de la vie de foi : c'est *à partir d'elle* que l'on prêche, que l'on enseigne, que l'on construit la théologie, souvent sous la forme d'un commentaire des livres saints. L'exégèse se retrouve ainsi à tous les niveaux de la vie de l'Eglise et de la pensée chrétienne. Par ailleurs, les œuvres pastorales et les œuvres théologiques ne se distinguent fondamentalement ni par l'esprit, ni par la méthode, ni même par le langage, hormis le fait que, dans les discussions ou les exposés savants, l'expression prend une allure plus technique. Cette liaison étroite entre l'Ecriture d'une part, la vie et la pensée d'autre part, se remarque à l'évidence dans la doctrine fondamentale qui sert alors de cadre à toute exégèse chrétienne : celle des quatre sens de l'Ecriture. Il n'entre pas dans mon propos d'en analyser les données et d'en dire la valeur : la chose a été faite de main de maître par le P. de Lubac [5]. Je remarque seulement que ce cadre exégétique est également le cadre de la théologie, au niveau pastoral comme au niveau savant, car il sert à classer les sciences sacrées elles-mêmes : histoire du salut par l'*historia*, théologie du Christ et de son Eglise par l'*allegoria*, mystique chrétienne par l'*anagogia*, morale et spiritualité par la *tropologia*. Ainsi tout se rattache à l'Ecriture ; mais en même temps tout est théologique et tout est pastoral.

a) La première faille qui s'est dessinée dans le système a été occasionnée par l'*essor de la théologie scolastique*, aux alentours du XII^me^ siècle. Alors, comme l'a encore montré le P. de Lubac, s'est effectué un éclatement des disciplines que le commentaire de l'Ecriture avait tenues jusque là si étroitement unies [6]. Non que l'exégèse et la théologie se soient rapidement mises à part l'une de l'autre : chez les maîtres du XIII^me^ siècle, le cours ordinaire de théologie était encore un commentaire de la *Sacra Pagina*, c'est-à-dire de la Bible ; de la sorte, il existait un lien vital entre les constructions systématiques des *Sommes* et le travail exégétique qui en avait préparé les matériaux [7]. Néanmoins, on voit alors se constituer plusieurs disciplines

5. H. DE LUBAC, *Exégèse médiécale : Les quatre sens de l'Ecriture*, I^re^ Partie, Paris, 1959 ; II^me^ Partie, t. I, 1961 ; t. II, 1964.

6. *Ibid.*, II^me^ Partie, t. I, p. 418-465.

7. Quand S. THOMAS cite un texte d'Ecriture dans sa *Somme théologique*, on ne saurait trop recommander au lecteur de se reporter au commentaire qu'il en donne (si ce commentaire a été conservé). Mais en réalité, combien de lecteurs le font ? Et s'ils ne le font pas, sont-ils fidèles à l'intention de S. Thomas ?

distinctes qui chemineront désormais parallèlement : une « histoire scolastique » à côté de la théologie [8], et d'un autre côté une spiritualité qui n'a plus pour cadre le commentaire de l'Ecriture *secundum tropologiam* et *secundum anagogiam*. Or plus le temps coulera, plus le fossé se creusera entre ces domaines autonomes. La prédication faite au peuple chrétien tranchera de plus en plus sur l'exposé théologique destiné aux auditoires scolaires ou cultivés. Ce dernier prendra un caractère de technicité abstraite, tandis que l'onction de la spiritualité se réfugiera dans des œuvres de dévotion. Le commentaire scripturaire lui-même, sans perdre son contact formel avec l'ancienne doctrine des quatre sens, l'utilisera plutôt comme un cadre convenu dont le sens profond se dissoudra progressivement [9]. On voit s'esquisser par là quelque chose de la situation actuelle, héritière lointaine de la scolastique médiévale. Certes, de cette scolastique, la théologie contemporaine a su retrouver le meilleur pour se nourrir de sa sève. Mais le fossé a continué de s'approfondir entre l'exégèse, la théologie et la pastorale, parce qu'on n'a pas su reconstruire leur unité autour de l'Ecriture pour renouer avec la tradition ecclésiastique ancienne.

b) Comment d'ailleurs l'aurait-on fait à une époque où le développement culturel de l'Occident mettait en question la méthode même de l'exégèse biblique ? Nous touchons ici à la seconde faille qu'il est nécessaire de signaler. La Renaissance a posé les bases sur lesquelles s'est édifiée l'*étude critique de la Bible*. La critique textuelle peut être laissée ici de côté. Mais il en va autrement de la critique littéraire et de la critique historique. Elles ont certes connu une évolution notable depuis le temps où la confrontation littéraire des textes bibliques ne pouvait se faire qu'avec les œuvres gréco-latines, et où les méthodes de l'histoire n'avaient pas atteint le degré de rigueur que le XIX^me^ siècle y a introduit. Il n'empêche qu'une nouvelle façon d'aborder l'Ecriture a été ainsi inaugurée, qui cherche à en mettre en valeur le sens *littéral*, tel que les auteurs humains ont entendu le fixer, par des moyens *rationnels*. A cette approche scientifique de l'Ecriture s'est malheureusement mêlée, à partir du XVIII^me^ siècle, une critique philosophique qui outrepassait les limites légitimes de la raison. D'aucuns en sont venus à interpréter la Bible en fonction de préjugés rationalistes qui n'avaient rien à voir avec la véritable science [10]. De là le caractère à la fois conservateur et apologétique de l'exégèse, au XIX^me^ siècle et au début du XX^me^ . Il a donc fallu que les interprètes chrétiens animés d'une foi authentique mettent

8. L'*Histoire scolastique* de Pierre Comestor (*PL*, 198, 1053-1722) est sans doute le premier « Manuel » du genre.
9. Ce processus est décrit par H. de Lubac, *op. cit.*, II^me^ Partie, t. II, p. 369-391.
10. Exposé succinct dans *La Bible, Parole de Dieu*, p. 200-202.

progressivement au point cette critique rationnelle, que le rationalisme ambiant cherchait à utiliser à son profit exclusif. Le travail a été long et difficile. Constatons que l'encyclique *Divino afflante Spiritu* en enregistre le résultat solide, puisqu'elle pose en principe que l'exégèse doit recourir à la critique pour atteindre le sens littéral de l'Ecriture, c'est-à-dire celui que les auteurs inspirés ont intentionnellement attaché à son texte. Voilà la définition critique du sens littéral entrée en théologie [11] !

L'exégèse se constitue donc en science *sui generis,* organiquement liée à la théologie puisqu'elle s'applique à des textes qui sont Parole de Dieu, mais indépendante d'elle dans ses méthodes. Assurément l'encyclique souligne aussi le fait que l'interprétation pratiquée par un catholique doit être avant tout théologique (la nature et le contenu des textes n'y contredisent certes pas !). Mais la théologie atteinte par ces voies scientifiques ne coïncidera pas toujours avec les conclusions des traités systématiques, où le fruit de toute la tradition ecclésiastique est recueilli. Cette différence de niveau ne va pas sans poser quelques problèmes : comment dépasser ces résultats établis par la critique pour rejoindre la tradition ? dans quelle mesure l'opération est-elle légitime ? La théorie dite « des deux sources », qui fut l'objet du débat que l'on connaît à la première session du concile [12], est en rapport direct avec cette question : si le sens littéral établi par l'exégète est insuffisant pour prouver des vérités contenues dans la tradition, n'est-ce pas le signe que celle-ci est une source *indépendante* de l'Ecriture ? Au contraire, rétorquera le critique protestant, c'est le signe qu'il faut délester la tradition de tout ce qui n'est pas attesté *explicitement* par l'Ecriture... Au milieu de ce débat, on comprend que les malheureux pasteurs d'âme soient atteints d'une certaine inquiétude : déjà gênés par la théologie sous sa forme scolastique, ils sont de nouveau gênés par une critique qui leur paraît amoindrir le sens des textes bibliques. Comment obvier à toutes ces difficultés à la fois ? C'est ici qu'il va falloir chercher une solution.

(à suivre)

Paris VI[e] **Pierre GRELOT**
21 Rue d'Assas